

Vertiges

Tu habitais une ville au pied des montagnes. Une ville de nuages, de parfums et de pluie. Dans la maison, de la cuisine avec vue sur le nord, ton regard portait loin : juste derrière, le terrain descendait vers un bras de mer, puis remontait de l'autre côté, où déjà se dressait le versant. Partout où l'on avait pu construire, on l'avait fait, de sorte que la pente était recouverte de petites maisons serrées les unes contre les autres. Plus haut, le terrain devenait trop abrupt, et la forêt demeurait.

Dans la zone la plus basse, tu pouvais presque distinguer chacun des arbres qui composaient la mousse de conifères agrippée aux flancs du massif. Mais à mesure que ton regard montait, poussé comme un vent vers le sommet, ce n'était plus que taches de couleurs qui changeaient au gré des heures et du temps qu'il faisait. Le matin, par beau temps, le soleil déversait de grands seaux de lumière sur le monde, ainsi que les ménagères d'autrefois lavaient leur plancher, et la forêt semblait une coulée de lave émeraude. L'après-midi, les ombres naissaient, s'allongeaient, tissant une étoffe chinée d'un vert dense.

Tu étais passager dans cette ville. Tu y avais emmené ta famille, tu y travaillais, mais en vérité tu n'étais rien de plus qu'un touriste qui s'attardait, depuis un an déjà. Aussi, tu

prenais le temps d'admirer ces montagnes chaque fois que tu le pouvais, te disant que ces coups d'œil étaient comptés.

Le soir, le soleil passait de l'autre côté des sommets et les couleurs qui avaient habité la forêt s'en échappaient comme une rosée sous le soleil. Une toile d'un violet sombre et délavé se déposait sur le paysage. Plus tard encore, la montagne perdait sa troisième dimension : il n'en restait qu'une forme, qu'un à-plat sombre dont la crête se détachait sur un ciel où flânaient le vert et l'indigo.

Mais dans cette ville trop souvent assiégée par la pluie, les nuages finissaient toujours par revenir. Ils se blottissaient contre les flancs des montagnes, qu'ils cachaient complètement. Le paysage se résumait alors aux maisons en stuc beige ou gris, petits blocs dont était bâti le quartier, et à leurs toits de tuiles ou de bardeaux rendus moussus par l'humidité.

C'est par un tel jour, au mois d'août, que tu as appris la mort de Guillaume.

Il pleut ; le téléphone sonne. Innocence de ce bruit. Dimanche après-midi, la famille appelle quelquefois pour tromper la distance. Comment vas-tu, qu'as-tu fait cette semaine... Tu réponds. À travers la fenêtre, tu regardes le monde mouillé, le monde gris, incertain.

C'est Sylvie, ta belle-sœur. Elle est en pleurs, presque folle. Son fils est parti. À 14 ans, Guillaume s'est pendu ; il s'était construit un désespoir qui prenait toute la place. Ne lui restait qu'un scénario macabre qu'il avait fini par mettre en scène. Sylvie te raconte ce qui s'est passé, et des images te viennent. Guillaume sort de la maison et pénètre dans le bois

derrière, tu le vois marcher gravement jusqu'à la cabane dans l'arbre, construite avec son frère. Il y monte et regarde le monde une dernière fois avant d'abandonner son corps à la force molle de la gravité. Il se donne la mort à l'endroit de ses jeux d'enfant. Tu comprends enfin que c'est arrivé aujourd'hui même (peut-être, te prends-tu à songer, pendant que tu passais l'aspirateur en soupirant d'ennui), et Guillaume te revient, avançant dans le bois, une corde à la main, ne regardant surtout pas le ciel parce que tu ne t'imagines pas qu'on puisse le faire sans y trouver d'espoir.

Mais Sylvie, ça ne se peut pas...

Je sais...

Guillaume savait-il qu'en s'abandonnant ainsi, il fissurait le monde autour de lui ? Qu'il laissait à son jeune frère un cauchemar en héritage : le trouver pendu, tenter de descendre ce corps à l'image du grand frère et, le visage baigné de larmes, les yeux exorbités, vouloir le ramener à la vie ? Qu'il ferait courir ses parents entre les arbres, la poitrine déchirée de cris, tandis que déjà les voisins inquiets étaient à leurs fenêtres ?

C'est ce que Sylvie avait à dire en cette journée pluvieuse au pied des montagnes. Car dans ces moments terribles, ce n'est pas encore assez de vivre ce qu'il y a de pire : il faut aussi appeler ses proches et partager la souffrance. Mais le plus proche, ce n'est pas toi. Sauf que Sylvie est contente que tu aies répondu, elle voulait te le dire d'abord pour ménager Céline, ton amoureuse enceinte. Elle ne voulait surtout pas lui faire faire une fausse couche.

Que faire. Donner le téléphone à Céline. Lui dire que ça fera mal.

Et pendant que Sylvie raconte l'histoire une autre fois, tu restes là, une main posée sur Céline, la regardant gémir en serrant le téléphone.

Tu ne sais pas vraiment si le fait d'apprendre une mauvaise nouvelle peut causer une fausse couche. Tu verras ce soir-là ta famille manger dans le silence et les pleurs, tes trois jeunes enfants stupéfaits, imprégnés de la gravité du moment, mais ne comprenant sans doute pas tout à fait. Des années plus tard, ils te le demanderaient encore.

Pourquoi Guillaume s'est mis la corde au cou ?

Je ne sais pas, chérie.

Céline a dû quitter un moment la ville lointaine, prendre l'avion, retrouver la famille, pleurer encore. Puis revenir et tenter de penser avant tout à cet enfant qu'elle allait mettre au monde. Ça viendrait en septembre, et ça se passerait dans la maison, juste à côté de l'endroit où la mort avait murmuré.

*

Tard le soir, en cette fin d'été, souvent le dernier encore debout, tu venais dans la cuisine sans allumer pour ne pas réveiller les enfants. Tu regardais par la fenêtre, et lorsque le temps était clair, tu distinguais encore la crête des montagnes se profiler sur le ciel taché de bleu. Ces contours arrondis, millénaires, composaient une figure douce où tu avais trouvé le visage d'un vieil Amérindien. Tu l'imaginais couché au loin,

esprit tranquille resté sur terre, pas tout à fait indifférent aux affaires des hommes. Immuable, le vieux savait tout des malheurs qui circulent comme le vent. Il somnolait, à demi caché, offrant son profil paisible à qui en voulait.

Et tu profitais de cette image sereine que la nuit faisait naître. Tu aimais l'observer un moment avant de te rendre à l'évidence de la fatigue et de remettre ton corps au sommeil.

*

Septembre arrive. Un beau jour, au bureau, en plein dîner, on t'avertit que Céline a appelé : elle croit que ça s'en vient. Alors tu quittes le travail, tu fais à vélo le trajet jusqu'à la maison, soufflant plus que d'ordinaire, plein d'un étrange sentiment de présence : ce soleil, ces rues, ce corps qui pédale, cet enfant qui va naître, comment ? À la maison, les sages-femmes arrivent, la vie suit son cours normal, dans la douleur et la joie, et soudain vous avez quatre enfants.

Dans les jours qui suivent la naissance, dans l'or de septembre et dans l'azur d'octobre, tu regardes souvent par la fenêtre, admirant les montagnes silencieuses. Un matin, le visage de l'Amérindien est poudré de neige, parcouru de sillons qui lui font de belles rides au visage, et dans la lumière fertile, tu t'efforces d'y voir un sourire.